

Viens, viens plus près de moi..... j'ai besoin de te voir, de jouir de ta honte et de ton épouvante.....

Et elle serrait dans ses mains le bras d'Albine.

Mais celle-ci, pâle et résolue, la repoussa.

Et tout à coup, avec une étrange résolution :

— Ce plaisir vous sera refusé, madame, vous ne me verrez plus trembler devant vous !

— Tu veux me braver ?

— Je ne vous crains pas..... De quel droit venez-vous maintenant vous jeter dans ma vie ?

— De quel droit ! Elle le demande !...

— Nous achevons aujourd'hui un lugubre drame commencé par nous il y a vingt-cinq ans... Voulez-vous, s'il vous plaît, vous reporter à vingt-cinq ans en arrière et considérer quelle était notre situation à toutes deux ?

— Elle parlait avec fermeté, les yeux fixés droit sur Mathilde, sans plus de faiblesse.

— Certes, bien qu'elle ne fût pas aussi grande dame que la marquise, elle avait la même noblesse, la même dignité, en ce moment-là.....

Elle reprit :

— Nous étions toutes deux maîtresses de Gaspard. Toutes deux nous l'aimions. Pourquoi votre amour eut-il mieux valu que le mien ? Et qui pourrait vous autoriser à croire que je ne l'aimais pas autant que vous ?

— Vous excitez ma curiosité, dit la marquise avec ironie, en haussant les épaules :

— Vous étiez mère, j'étais mère aussi.... quelle est celle de nous deux qui était la plus digne de pitié. Était-ce vous, parce que vous étiez riche et enviée et belle ?... mais n'était-ce pas moi, parce que j'étais pauvre, inconnue, abandonnée ?... Et j'étais aussi belle que vous, certes. Et de ces deux enfants qui allaient paître, lequel aussi, était le plus intéressant ? Était-ce le vôtre, qui devait trouver à son arrivée dans la vie, le bien-être les soins de toutes sortes, la fortune ?... Était-ce le mien qui devait vivre comme j'avais vécu, dans la gêne et dans le travail ?... Telle était notre situation, il y a vingt-cinq ans. Voulez-vous me dire, maintenant, de quel droit vous venez vous jeter au travers de mon chemin ?

— Vous avez tué celui que j'aimais.

— Je l'aimais comme vous, autant que vous !

— Sa mort m'a déshonorée !

— Sa mort me déshonorait-elle pas moi aussi ? Ah ! vous ne pouvez pas vous douter, vraiment, de ce que j'ai souffert... C'a été un supplice atroce que de cacher ma grossesse. Et qu'elle vie à Paris, dans les premières années ! Vous, qui vous comparez à moi, que faisiez-vous pendant ce temps ? Vous alliez voyager en Italie ! Et la vie ne s'est pas montrée plus dure pour vous parce que vous aviez commis une faute. Vous avez trouvé un homme qui a bien voulu tout oublier et vous donner son nom !

— J'ai souffert autant que vous, plus que vous, car j'ai perdu l'enfant de Gaspard. Vous, au contraire, vous avez vu grandir votre enfant auprès de vous.

Albine fit un brusque mouvement et très bas :

— Vous vous trompez, madame, je n'ai pas d'enfant, dit-elle.

— Vous mentez ! Paul est votre fils. Croyez-vous donc que je n'ai pas deviné ?

— Je ne mens pas. L'enfant de Gaspard est mort, comme le vôtre, madame... Paul n'est pas mon fils ! Paul est un abandonné, qui m'a été confié quelque temps après mes couches, alors que je pouvais nourrir. C'est un inconnu pour moi.....

— Vous seriez prête à le jurer ?

Elle hésita, mais presque aussitôt :

— Je suis prête, dit-elle.

— Sur la vie même de votre enfant ?

— Sur sa vie s'il le faut, dit-elle horriblement pâle. Si Paul était mon fils, une preuve de sa naissance existerait quelque part. Cherchez... à Recey, à Paris, sur les registres de l'état civil de toute la France, dans toutes les paroisses, dans toutes les mairies, vous ne trouverez rien qui vous prouvera que Paul est mon enfant.

— Oh ! dit Mathilde, je n'irai pas chercher aussi loin. J'ai ici près un moyen d'apprendre ce que je veux savoir.

— Et ce moyen ?

— Paul ne connaît que votre nom d'Albine Mirande, mais il ignore qui vous êtes et quelles furent vos relations avec Gaspard de Lesquilly. Il cherche partout l'assassin du marquis sans penser que l'assassin est là, près de lui... Puisque Paul n'est pas votre fils, puisque vous n'êtes pour lui qu'une étrangère, peu importe qu'il connaisse la vérité, et qu'il sache la crime horrible que vous avez commis.....

— Que prétendez-vous donc faire ?

— Une chose bien simple. Paul est absent ?

— Depuis plusieurs jours.....

— Et quand reviendra-t-il ?

— Je l'attend d'heure en heure.

— Eh bien, quand il sera de retour, je lui dirai tout ce qui vous concerne.

Albine se précipita sur Mathilde, les mains tendues, comme si elle avait voulu l'étrangler, avec un bond de tigresse.

— Ah ! malheureuse vous ne ferez pas cela, ou je suis capable de vous tuer, vous aussi.

— Vous le voyez bien, Paul est votre fils !

— Non, mais je l'aime comme s'il était à moi. S'il était mon fils, je ne l'aimerais pas davantage.

— Je vous dis, moi, qu'il est à vous. Ah ! une mère ne se trompe pas. Et j'ai bien vu, à votre colère, que j'avais rattrapé juste. Vous vous êtes trahie !

— Encore une fois, non, je le répète. Paul n'est pas mon fils !

— Quand il sera de retour, je le saurai bien, malgré vous.

— Ainsi, vous êtes réticente à tout lui dire ?

— Ah ! certes, et vos menaces ne me font pas peur, rien que je sache, par l'exemple de Gaspard, que vous les exécutez quelquefois.....

— Si je vous en priais pourtant, au lieu de menacer ?

— Vos prières n'auraient pas plus d'effet pour moi....

— Vous êtes impitoyable ?

— Qui ! Je vous tiens... Vous êtes en mon pouvoir....

Je me venge.... Echappez-vous, si vous le pouvez !...

— Mais votre vengeance est horrible... elle ne tombe